

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LES ÂMES FÉROCES

De la même autrice chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Blizzard

MARIE VINGTRAS

LES ÂMES FÉROCES

Roman



VOIR DE PRÈS

© 2024, Éditions de l'Olivier.

© 2024, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-746-7

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

À Damien

Ici, la nuit est belle. Pas d'enseignes à profusion pour attirer les touristes, pas de néons déréglés qui clignotent, pas de lumières artificielles qui absorbent celle des étoiles. Seuls quelques lampadaires curieusement disposés à intervalles irréguliers ponctuent son chemin. Elle avance de tache de lumière en tache de lumière et, de l'une à l'autre, elle disparaît presque entièrement. Elle est alors exactement ce qu'elle paraît être : la fille qui glisse le long des murs, calme, discrète. La fille qui s'efface, la fille qu'on oublie. Elle est celle qui emballe les courses au supermarché, celle qui rend la monnaie, celle qui garde les enfants. Elle est celle qui écoute toujours en classe même si parfois

son esprit s'échappe au-dessus des toits jusqu'à cet océan qu'elle n'a jamais vu. Elle est celle que tous pensent connaître parce qu'ils savent son prénom et le nom de ses parents. Ils ont échangé quelques mots, elle a peut-être même esquissé un sourire en les croisant. Elle était là hier, elle sera là demain, se disent-ils, parce qu'ici rien ne change, c'est ce qui fait tout le charme de cette ville. Pourtant personne ne voit à quel point cette fille frémit. Elle n'est en réalité qu'un long frémissement, un corps qui tressaille, une douleur lancinante dans la poitrine et cette question qu'elle voudrait crier à tous ceux qui l'approchent : savez-vous seulement qui je suis ?

Printemps

Je n'ai rien vu venir. Rien dans l'air n'avait changé, il n'y avait eu aucun signe avant-coureur, aucun indice. Une vie en moins, ça ne fait pas dévier la marche du monde. À cet instant, tout ce que je me demandais c'était à quel endroit je pourrais emmener Janis quelques jours pour lui changer les idées et il ne me venait qu'une envie de pêcher qui n'allait pas lui plaire. À vrai dire, je ne sais jamais vraiment ce qui pourrait la satisfaire. Quand je me risque à lui poser la question, elle me répond *tu le sais bien* et moi, ce que je sais, c'est que régler ce problème-là n'est pas dans mes cordes alors je lui mens en lui disant qu'on trouvera une solution. Si la lâcheté est un

défaut masculin, Dieu s'est bien fourvoyé avec moi. J'étais dehors, profitant du soleil dont mon bureau sans fenêtre me privait, les yeux fermés juste assez pour laisser passer un rai de lumière et j'essayais de respirer profondément : inspiration en gonflant le ventre au maximum, puis expiration le plus lentement possible, en laissant s'échapper un sss monocorde comme le sifflement d'un serpent. La colère était censée s'éloigner et si Janis y croyait, ça m'allait aussi. J'ai laissé le soleil me réchauffer doucement, je me sentais presque bien. Il était 15 heures, nous étions le 26 avril 2017. La date restera gravée dans ma mémoire, à moins qu'elle ne soit chassée par une autre date pire encore. Avec le genre humain, on n'est jamais sûr de rien. J'ai inspiré puis expiré encore deux fois et quand j'ai rouvert les yeux, des gamins passaient à vélo en rigolant. *La*

shérif roupille ! La shérif roupille ! a crié le plus petit. J'ai fait mine de sortir mon arme et il a rigolé de plus belle. C'est comme ça que ça se passe ici. Les gens font semblant d'avoir peur et ils peuvent faire semblant parce qu'il ne se passe jamais rien. À croire que la criminalité s'est arrêtée un jour aux portes de la ville, a pesé le pour et le contre et s'est dit que finalement ça n'en valait pas la peine, qu'il n'y avait pas assez de potentiel sur place pour perdre son temps. C'est une vraie bizarrerie du comté, cette ville sans même un sac arraché dans la rue. Je me suis dit aussi que c'était déjà une belle journée de printemps, juste la bonne température avant les grosses chaleurs de l'été. Une légère brise faisait se balancer doucement l'enseigne du bureau et un crachotis provenait de la radio de mon véhicule. Je me suis installée sur le siège conducteur et j'ai

répondu à Donegan. Sa voix était tellement hachée que j'ai essayé de régler la fréquence, mais rien n'y faisait, jusqu'à ce que je comprenne qu'en réalité, il pleurait. Donegan qui pleure, ça arrive plus souvent qu'on ne pourrait l'imaginer venant d'un adjoint du shérif. La plupart du temps, c'est le vendredi soir après le service, quand il a un peu trop bu et qu'il se lamente sur la seule petite copine qu'il ait jamais eue ou sur sa mère repartie en Irlande parce qu'elle avait le mal d'un pays qu'elle avait à peine connu. J'ai rarement vu un homme pleurer autant et surtout le faire aussi naturellement, comme s'il se vidangeait de sa peine, de manière mécanique, parce qu'il sait que ça lui fera du bien comme d'autres avalent des tonnes de nourriture ou s'abrutissent devant la télévision. Certains se remplissent, lui se déleste. Donegan et sa tête minuscule

en proportion de son corps massif, presque rectangulaire, les épaules aussi larges que les hanches. Donegan qui pleure sans s'arrêter sur le seul verre de bourbon qu'il s'autorise par semaine en le faisant pivoter, quart de tour par quart de tour, inlassablement jusqu'à ce qu'il me donne le tournis et l'envie irrésistible d'immobiliser ses grosses pognes. Donegan qui pleure devant les clients du bar qui ont fini par s'habituer à le voir en larmes le vendredi soir parce qu'ils savent que c'est son moment de relâche et que de toute façon il ne se passera rien de grave. En fin de soirée, quand son visage est rouge et encore ruisselant de larmes, il sort son mouchoir de batiste tiré de la collection que sa mère lui a laissée avant de partir. Il faut croire qu'elle connaissait bien son garçon. Il s'essuie consciencieusement les yeux puis ses joues roses de bambin et quand

il a terminé, il nous regarde et nous dit dans un large sourire *ça va mieux maintenant*, ce à quoi Sean lui répond tout aussi invariablement *je veux bien te croire, mais avec toute l'eau que t'as perdue, je comprends pas que tu sois toujours aussi gros*. Ça fait rire Donegan parce qu'il a bon caractère, même si Sean n'est pas exactement le type le plus bienveillant qui soit. Ses remarques ne le mettent jamais en rogne, ce qui est une bonne chose, j'aime autant qu'au moins un de mes adjoints n'ait pas le poing leste ou le doigt sur la détente en permanence. J'ai attendu un moment de silence entre deux sanglots et j'ai dit à Donegan de se calmer, pleurer alors qu'il était en service ne rassurerait personne. Je l'ai entendu renifler puis se moucher et il a fini par me dire, entre deux hoquets, qu'il était sur la rive du fleuve, près du pilier du vieux pont, à la sortie nord de